



# Martin Prinz

## L'Envolée belle

parution le 15 octobre 2009

traduit de l'allemand (autriche par Odile Vandermeersch et Chantal Niebisch  
ouvrage traduit avec le concours du CNL

Broché, cahiers cousus, 160 pages 13 x 21 cm

prix public : 17 €

isbn : 978-2-916928-09-8

ean : 9782916928098

collection : K. 620

photo de couverture : © Stéphane Lempereur

## Martin Prinz

Martin Prinz est né en 1973. Il a étudié le théâtre et la littérature allemande et vit à Vienne. Il pratique par ailleurs la course de fond de haut niveau, ce qui lui a permis, adolescent, de faire la connaissance de celui que les médias devaient plus tard révéler être un dangereux criminel. « *J'ai toujours su que moi seul pouvait écrire cette histoire, et personne d'autre* », déclare Martin Prinz. *L'Envolée belle* (Jung und Jung, 2002) a été salué par la critique et le public avant d'être traduit en anglais sous le titre *On the run*. Benjamin Heisenberg, dont le premier film, *Schläfer*, a été présenté à Cannes dans la catégorie « Un certain regard » en 2005, vient d'en terminer l'adaptation cinématographique. Le film devrait sortir en 2010.

Martin Prinz est également l'auteur de deux autres romans, parus eux aussi chez Jung und Jung : *Puppenstille* (2003) et *Ein Paar* (2007).

## *L'Envolée belle*

Alors qu'il est interrogé au sujet d'une série de braquages de banques et d'un meurtre, Johann Rettenberger, surnommé par les médias « Pumpgun-Ronnie », parvient à s'évader en sautant par la fenêtre. Excellent coureur de fond, il va, pendant quatre jours, tenter d'échapper à ses poursuivants, se cachant dans la forêt ou dans des maisons inoccupées, volant au besoin une voiture avant de forcer un barrage de police et de se tirer une balle dans la tête.

En dépit des apparences, ce court roman du jeune auteur Martin Prinz ne saurait se confondre avec un simple roman policier. Les faits réels dont il s'inspire, et qui ont défrayé la chronique autrichienne au milieu des années 1980, sont en effet parfaitement connus du public d'une part, et sa construction en trois parties chronologiques, comme autant d'actes d'une pièce de théâtre classique, à savoir *La fuite du voleur*, *Le voleur est pris au piège* et *La mort du voleur*, ne laisse planer aucun doute sur l'issue de cette cavale d'autre part.

Bien que sacrifiant dans leur ordonnancement à la chronologie, ces trois parties n'ont néanmoins rien de linéaire. Chacune d'elle se présente en effet comme une sorte de collage dans lequel voisinent le récit de la fuite (lui-même entrecoupé de retours en arrière), des passages en italique évoquant, de façon distanciée, le personnage public (articles de journaux, rapports de police) ainsi que de courts paragraphes, au présent, où le personnage n'est plus désigné par son nom, mais par « le voleur » ou « un voleur », procédé qui lui confère une dimension légendaire.

Tout aussi important que le protagoniste, qui n'est pas sans rappeler la figure de Roberto Zucco, est le motif, tant thématique que stylistique, de la course elle-même, ainsi que le laisse présager l'exergue, emprunté

à Kafka, « *Je ne laisserai pas la fatigue s'emparer de moi* ». « *J'ai voulu écrire un texte sur la tension, sur le souffle qu'on retient et sur la précipitation* », affirme lui-même l'auteur. Unique source d'apaisement, courir revêt pour Rettenberger, dont il est dit « *qu'il ne devrait jamais s'arrêter pour arriver à supporter la vie* », une importance véritablement existentielle. Ce que traduit admirablement le rythme du texte, alternant phrases au long souffle comme autant d'amples foulées et phrases brèves, heurtées, faisant figure de scansion.

Avec une grande économie de moyens (absence de dialogues, de psychologie, sobriété du vocabulaire) et bien qu'écrit à la troisième personne, *L'Envolée belle* n'en réussit pas moins à susciter l'empathie du lecteur. À une certaine « angoisse du gardien de but au moment du penalty » fait ici écho la solitude du coureur de fond.

## *Extraits*

### *La fuite du voleur* (p. 11-12)

« Soudain, l'air aspiré lui sembla aussi léger qu'un ballon de baudruche. Le 12 novembre 1988, le braqueur Rettenberger avait sauté lestement sur une des tables de la salle d'interrogatoire où on l'avait conduit pour lui poser une dernière série de questions. Aucun des trois policiers n'avait fait un mouvement. L'un d'eux tenait dans ses mains la bouteille thermos que Rettenberger venait de lancer dans sa direction, comme s'il avait réussi à bloquer un ballon. Les deux autres, surpris, semblaient paralysés et, incapables de réagir, avaient regardé Rettenberger s'élançant d'une table à l'autre, puis disparaître par la fenêtre à demi ouverte.

« Rettenberger avait sauté avant même de savoir ce qui l'attendait en bas. Peut-être s'était-il senti soulagé en voyant le toit d'une voiture approcher dans l'obscurité. Une chose au moins était sûre, il ne se casserait pas les jambes. Le toit du véhicule fléchit, s'affaissa, amortit sa chute dans un craquement. Rettenberger parcourut la cour des yeux, expira, mais à l'instant même où il reprit sa respiration, il sentit la panique en lui, les murs de la caserne se rapprochaient ; en une ou deux enjambées, il sauta de la voiture et s'élança vers la sortie. Dans la rue, il fut accueilli par un vent froid. Rettenberger avait du mal à respirer. »

### *Le voleur est pris au piège* (p. 63-64)

« Dans la forêt, un voleur se faufile entre les arbres sur la pointe des pieds. Il ne se contente pas de suivre le tracé des chemins, c'est ce qui le distingue des randonneurs ; peut-être. Un voleur se glisse aussi hors des sentiers battus. Il entend le moindre frémissement, le moindre craquement. Jamais il ne s'arrête, il tend inlassablement l'oreille vers les profondeurs de l'obscurité. Il perçoit le froissement des ailes dans les branches, le bruissement des mulots dans les feuilles mortes. Entend-il aussi les blaireaux et les renards ? Les troncs brillent, gris et noirs, dans la lueur de la lune. Et le voleur s'élançe d'un arbre à l'autre, bondit dans tous les sens, tantôt vers le sommet, tantôt vers la vallée, saute entre les troncs, se moque des chemins et compose sa propre ballade. »

### *La mort du voleur* (p. 144)

« Rettenberger roule sur l'autoroute aussi vite que le lui permet sa voiture. Il ne vole toujours pas, il se débat plutôt vigoureusement pour se libérer, poussé par le désir d'être toujours plus rapide. Rettenberger appuie à fond sur l'accélérateur, le reste est une question de moteur, de terrain, voire de vent. Or, même l'air lui paraît plus épais, la région entière se noie dans la lumière nébuleuse du brouillard ; une intemporalité calme, silencieuse qui jamais ne donnera un souffle de vent favorable.

« Il aurait probablement fini par sombrer un jour dans le quotidien malgré toute la peur qu'il avait répandue en attaquant des banques et malgré les bien grands mots parus dans le journal. Les hold-up, eux aussi, font partie de la normalité et, quand il y pense, il trouve cela « triste », c'est le seul mot qui lui vienne à l'esprit. Un mot à l'image du mois de novembre. Peut-être se maintient-il à tout prix à la tête de cette course-poursuite pour échapper enfin à la peur de disparaître qui l'a hanté toute sa vie. Il pénètre avec force au cœur du tracé qui s'ouvre devant ses yeux, tout en tirant derrière lui ses poursuivants. »